

Richard Abibon

# Les croyances collectives, support des folies individuelles.

A propos de « Le bal des folles » de Mélanie Laurent

D'après le roman éponyme de Victoria Mas

Excellent film de Mélanie Laurent, qui fait preuve d'un talent exceptionnel, comme actrice et comme réalisatrice.

Elle nous plonge dans le Paris de la fin du 19<sup>ème</sup> siècle. Le film commence avec l'enterrement de Victor Hugo. Et c'est le début du portrait d'une jeune fille qui tente de s'émanciper d'une famille étouffante. Le père ne loupe jamais une occasion de lui faire une remarque désobligeante et d'interdire des sorties inconvenantes. Par contre rien de tout cela à l'égard du garçon de la famille. J'ai tellement entendu ça en analyse ! le 19<sup>ème</sup> siècle n'est pas mort avec Victor Hugo, au point que je pense qu'il s'agit d'une configuration structurale et non des mœurs d'une époque. Malgré mai 68, la pilule et les bouleversements qui ont suivi, il y a toujours une certaine maltraitance à l'égard des femmes.

Le film commence par un travelling avant, à travers la foule qui, devant le Panthéon accueille la dépouille de Victor Hugo. Le mouvement vient se fixer sur une nuque dégagée par un chignon relevé, la mode de l'époque. La caméra suivra dans leurs déplacements beaucoup de nuques féminines dans le cours du film : il y a des nuques qu'il faut tenir raides, à moins de les briser.

Alors, elle est nerveuse la pauvre, elle a peur de beaucoup de choses et notamment des « esprits » qu'elle pense voir dans les coins sombres et le replis des rideaux, comme blanche neige voyait de monstres dans la forêt et la nuit.

Jouant les filles émancipées, et donc trainant dans un café de Montmartre, elle rencontre un jeune homme qui lit un bouquin nommé « Les esprits ». Ayant quelque intention de drague derrière la tête, le jeune homme lui prête le livre. Elle va le lire avec passion. Il traite justement de ce qui la tourmente, ses visions un peu bizarres. Elle dira plus tard : ce fût un immense éclairage ! je n'étais pas la seule !

Normal : c'est dans l'air de l'époque. Les ouvrages d'Alan Kardec font fureur. On fait tourner les tables dans l'obscurité des salons à la mode. Victor Hugo lui-même en organisait dans son île d'exil. Les malaises de l'âme trouvent volontiers une accroche dans ces modes qui expliquent l'étrange par quelque chose de précis : ici, ce sont les morts qui reviennent. A notre époque ce sont les ondes, les médicaments et les vaccins qui viennent faire effraction dans notre bulle corporelle.

Ayant fait l'erreur de s'en ouvrir à sa tante, qui l'aime bien, elle se retrouve embastillée par son père à la Salpêtrière. On passe du portrait de la jeune fille visitée à la peinture du traitement des folles à cette époque. Le Dr Charcot y règne en maître, et c'est peu de le dire. On l'appelle « maître » et il se comporte en tyran tout puissant. Léon Daudet en brosse un portrait cinglant : "Je n'ai pas connu d'homme plus autoritaire ni qui fît peser sur son entourage un despotisme plus ombrageux ".

J'y ai bien perçu la figure de quelques médecins chef que j'ai bien connus, hommes et surtout, femmes qui, sous des dehors débonnaires devenus de rigueur depuis que les temps auraient changés, n'en perpétuent pas moins cette traditionnelle posture.

Il est vrai que Charcot a quand même fait évoluer les choses ; car, avant lui on ne pensait même pas à essayer de soigner ces femmes, ni les fous en général. On les emprisonnait pour qu'elles ne dérangent pas la société, c'est tout. Pour continuer dans le positif, on lui doit d'avoir montré à ses collègues (et au monde) que la maladie mentale n'est pas organique. En effet il pouvait, sous hypnose, infliger tel ou tel symptôme à une femme (contracture, paralysie, paresthésie), puis lui enjoindre de le laisser tomber. Si cela avait été organique, il n'aurait pas pu ainsi influencer les choses. Freud y a pris de la graine et c'est en ce sens que Charcot a assez bonne presse dans les milieux psychanalytiques. Le rappel de Mélanie Laurent est bien venu, car on se demande s'il ne faudrait pas refaire la démonstration aujourd'hui, tant les théories organiques ont repris le pas sur la psychanalyse.

Dans le film, l'une des enfermées jette ça à la figure du maître : c'est vous qui nous rendez malade ! oui, c'est bien résumé, en une phrase. Et il faut bien rappeler que si Charcot pouvait ordonner facilement la disparition d'un symptôme qu'il avait mis en place, il avait beaucoup moins de succès avec les symptômes « naturels ». D'où les autres traitements, qui même s'ils étaient moins sévère que les conditions qui l'avaient précédé, n'en étaient pas moins de la barbarie : Laudanum, application d'électricité en divers endroits du corps, fer chaud dans le vagin, bains de glaçons durant des heures, jet d'eau à haute pression, enfermement, cachot d'isolement dans les caves. On comprend bien qu'il s'agit de briser les nuques, de stopper les « crises » comme on arrête les « caprices » des enfants : par les interdits et la violence.

Dans les apparences, cela a beaucoup changé, mais les théories organiques étant de retour, les médicaments et les électrochocs restent l'essentiel des traitements. Les médicaments enferment en abrasant les sentiments et en ralentissant les processus idéatoires (ou en les accélérant si nécessaire), les électrochocs font perdre des pans entiers de mémoire. L'autoritarisme et la nécessité d'un « cadre » contraignant a même infecté la psychanalyse, qui en a fait sa théorie : la psychose serait le résultat de la forclusion du Nom-du-Père, c'est-à-dire d'un manque de loi et d'un manque de rigueur. D'où le positionnement des analystes en figure de surmoi, utilisé même avec les névroses, ce qui est l'inverse exact de ce que Freud avait inventé, justement en révolte contre Charcot. Alors qu'il était en séjour à Paris pour écouter les leçons du « maître », il écrivait à sa fiancée la sourde colère qui le prenait à voir Charcot manipuler ainsi les symptômes de ses patientes.

En psychiatrie, écouter les souffrances de l'âme n'a jamais été à l'ordre du jour. Un dialogue exemplaire du film de Mélanie Laurent :

- Le médecin (qui là, n'est pas Charcot) : Alors, comme ça, vous entendez des morts.
- Eugénie : ce ne sont pas des morts, ce sont des esprits.
- Le médecin (brusquement en colère) : mais si ! vous entendez des morts, c'est écrit, là.

Je reconnais bien là ce que j'ai toujours connu : on fait plus confiance à ce qui est écrit dans le dossier qu'à ce que dit la personne elle-même. De même on fait plus confiance à ce qui est écrit dans les bouquins plutôt qu'à toute parole. Je me rappelle le tollé que j'ai suscité un jour en réunion, alors qu'on discutait du « cas » d'un adolescent que nous allions recevoir. On parlait de lui avant que personne ne le connaisse, au vu du seul dossier. J'ai fait remarquer cela, disant qu'à l'avenir on devrait peut-être réfléchir et se garder d'étudier les dossiers avant, afin de porter un regard neuf sur la personne et d'écouter ce qu'elle a à dire d'elle-même. Ah mais jamais de la vie ! très important le dossier ! capital ! on y apprend des tas de choses ! ça nous aide à nous préparer à recevoir la personne !

Le médecin chef était psychanalyste, et dans l'assistance se trouvaient certains infirmiers sensibilisés à la psychanalyse et qui avaient entrepris une démarche personnelle en ce sens. Tout le monde était bien d'accord dans le sentiment du scandale que mon intervention avait provoquée.

- Eugénie (pertinente) : et alors ? une enfant voit la vierge Marie, ça ne choque personne, on ne dit pas qu'elle est folle !
- Le médecin : ça n'a rien à voir !

Bref, aucune écoute, le médecin a raison, elle a tort !

En-deçà de mon indignation, ravivée par ce film, (vraiment merci, Mélanie Laurent), je décèle encore une fois ce que la folie doit à la mode du temps. Certes, les visions de la vierge Marie, en cette époque où les réactionnaires et les religieux se refaisaient une santé après le bouleversements de la révolution et de l'empire, étaient les bienvenues chez une grande majorité de la population. Je pense à Lourdes et à Fatima. Aujourd'hui, les gens voient surtout des extraterrestres, des ovnis et des ondes malfaisantes.

Mais comme je l'ai dit plus haut, l'époque de Charcot était aussi celle d'Alan Kardec, des tables tournantes et des esprits.

Alors l'auteure du livre, suivie par Mélanie Laurent, prend cette accroche de la folie pour une réalité. Elle nous montre des moments où Eugénie, avertie par des esprits, renseigne des gens de son entourage sur les faits dont il était impossible qu'elle ait connaissance. Il s'ensuit des prémonitions que le film nous montre réalisées. Il serait très facile de tomber dans cette croyance, qui est pourtant passée de mode de nos jours. Tout le monde a besoin de merveilleux, de transcendant, de mystique, de quelque chose qui tranche par rapport aux triviales réalités de la vie quotidienne. On a envie d'y croire, comme on a envie de croire aux ovnis et à la vierge Marie.

En tout cas c'est la thèse de l'auteure. Et si on oublie qu'il s'agit d'un film, tiré lui-même d'un livre, on pourrait se laisser prendre, tant la reconstitution historique est minutieuse et juste, tant en ce qui concerne l'époque qu'à propos de Charcot et de ses traitements de la folie. Moi qui ai travaillé en hôpital psychiatrique toute ma vie, je n'ai jamais vu ça. Je n'ai pas voulu le voir ? je ne peux pas en écarter l'hypothèse. Pourtant, lorsqu'une collègue s'est ouverte à moi, me disant qu'elle avait des patients qui voyaient des « ombres », des voix qui chuchotent, comme si c'étaient des fantômes... je n'ai pu que faire part de ma stupéfaction. Lorsque j'entends cela, je l'entends comme un dire du sujet, et je ne précipite pas pour l'interpréter comme étant une réalité. Je cherche à comprendre ce qui est à la source du phénomène et pour cela, j'interroge le sujet.

Parmi les attitudes possibles face à ces phénomènes, nous trouvons deux extrêmes :

- ceux qui refusent d'y croire au point de nier absolument la réalité de ce qui est dit. Ainsi le père de l'infirmière chef (Geneviève, jouée par Mélanie Laurent), qui, informé par sa fille de manifestations « irréfutables » des esprits, pique une colère et décrète qu'il ne veut plus rien entendre de sa fille. La surdité, toujours.
- Ceux qui y croient et admettent la réalité du phénomène, disant : ce n'est pas de la folie, c'est une perception plus fine de ces gens qui sont sensibles à des choses que nous ne percevons pas.

Ces deux attitudes sont sous le sceau d'une même catégorie : la croyance, positive ou négative.

Perso, je ne crois pas, je me contente du fait : c'est un dire et seulement un dire, manifestation d'un sujet et non une réalité que je devrais admettre ou rejeter. Dans mon for intérieur, je sais avoir trouvé suffisamment d'autres explications pour me passer d'une

interprétation mystique. Mais dans mon métier, je me dois d'entendre ce qui est dit comme s'est dit, en pensant que j'écoute un sujet et non l'objet dont il me parle. Par exemple, puisque je viens de parler d'une relation père fille, si je trouve un point de désaccord avec la mienne (nous en avons peu), l'affection que j'éprouve pour elle l'emporte sur l'objet des discours. Il devrait en être de même pour tous mes analysants, mais l'affection, ça ne peut pas toujours marcher ; ça ne se commande pas. Je sais m'être laissé emporter quelques fois en réaction contre des délires qui trouvent des supports collectifs, ainsi que nous pouvons en contempler le spectacle de nos jours, parce que je suis concerné et pris comme les autres dans ces manifestations de masse. Quand ces manifestations de masse clivantes n'y sont pas, il m'est beaucoup plus facile de m'en tenir à mon sentiment, sympathie qui me fait admettre n'importe quel délire. De même que la folie peut être perçue d'un autre point de vue selon qu'on est croyant en la vierge ou en la visite des esprits...en l'organicité ou en la causalité psychique... en la puissance du signifiant ou en celle de l'émotion.

Donc Victoria Mas, apparemment, prend le parti de croire en la réalité des esprits, et Mélanie Laurent la met en scène comme réalité, sans que je sache si elle le fait par fidélité au roman qu'elle adapte, ou par conviction semblable. De ce qu'elle a dit à France-Inter le jour de la sortie de son film (17 septembre 21), rien n'est ressortit du débat que je viens de mener. Elle parle de portraits de femmes, ne voulant pas faire un film « féministe » (mais quand même). L'essentiel du propos serait l'inhumanité de traitements de la folie et la condition féminine.

De ce point de vue-là, c'est très réussi.

Mais l'autre débat, que je viens d'esquisser, méritait d'être souligné et travaillé un peu autrement que dans la prise de parti.

mercredi 22 septembre 2021